

mencement de la seconde semaine de mars. M. Francis, agent de M. Coillard à Shoshong, nous conduira avec deux wagons, un pour les bagages, l'autre avec une tente pour nous deux. Arrivés à Shoshong, nous attendrons les instructions de M. Coillard (1).

Tels sont, cher Monsieur, nos plans; si tout va bien, nous pourrons être au Zambèze déjà en juin, comme aussi nous pourrions n'y arriver que quelques mois après. En tout cas, nous n'avons aucun souci; Dieu sait ce dont nous avons besoin et cela nous suffit, puisque c'est Lui que nous désirons servir au Zambèze.

Lettre de M. Goy.

Kimberley, le 26 mars 1887.

Bien cher Monsieur,

Aujourd'hui c'est plutôt l'abondance que le manque de nouvelles qui rend ma tâche de correspondant difficile. C'est la quatrième semaine que nous passons en Afrique, et c'est aussi notre quatrième domicile. Mais ils sont tous si confortables que je n'ai pas encore eu la moindre impression de la vie missionnaire et que je commence à être rassasié de la vie civilisée.

Je me souviens de vous avoir entretenu du Cap, aussi vous parlerai-je tout de suite de Stellenbosh. Nous avons passé cinq jours chez M. Marais, professeur à la Faculté de théologie, à qui nous avons été recommandés par le pasteur hollandais M. Neethling. Dès le premier moment, M. et madame Marais nous traitèrent à la façon de vieux amis; et, comme à défaut du français ils parlaient très bien l'allemand, j'ai pu causer librement avec eux et recevoir leurs conseils et leurs encourage-

(1) M. Jalla ne parle pas ici des arrangements supplémentaires qui ont dû être faits pour le transport de MM. Dardier et Goy et de leurs bagages. (*Réd.*)

ments précieux. Je regarde ce petit séjour sous ce toit si hospitalier comme un avant-goût des cieux. Nos hôtes nous conduisaient de temps à autre dans les fermes voisines des Boers, qui, à l'occasion des vendanges, nous faisaient goûter le vin nouveau.

Ces Boers sont des gens honnêtes et pieux; je ne savais d'eux que ce que l'on raconte de leur conduite à l'égard des indigènes; quant à ceux que j'ai vus, je ne puis que les aimer et les respecter.

Le samedi, 5 mars, M. Casalis, qui passait quelques jours avec sa famille chez M. Neethling, partait pour Wellington. Notre plan était de l'accompagner. Mais M. Marais insista pour nous garder encore, ce qui nous décida à prolonger notre séjour de deux jours. Enfin le lundi arriva et nous dûmes abandonner notre petit paradis. M. Neethling, un bon vieillard à barbe blanche, nous quitta sur ces paroles : « Quand vous serez fatigués au Zambèze, vous trouverez ma porte toujours ouverte. Adieu. »

Nous arrivâmes à Wellington. M. Casalis nous attendait à la gare pour nous conduire chez M. le pasteur Murray, qui devait nous héberger. Le bon vieux M. Bisseux avait été invité à déjeuner avec nous, et ce ne fut pas, je vous assure, une rencontre de peu de valeur pour moi que celle du plus ancien missionnaire de Paris, de cet homme plein d'expérience qui aime encore la mission comme au premier jour. Malgré ses 58 ans d'Afrique, il parle un bon français et connaît Paris mieux que moi. M. Bisseux nous consacra son après-midi, et nous fûmes heureux de l'entendre nous parler de sa vie et de son œuvre que tant de bénédictions ont couronnée.

Le soir nous avons dîné au séminaire (ou collège huguenot). Après le repas, M. Casalis, qui possède une richesse de parole étonnante, entretint les assistants de la mission de Paris. Ce même soir il parla encore dans l'Église hollandaise, et nous présenta à l'assemblée, dont nous reçûmes des témoignages de vive sympathie.

Le lendemain nous partions pour Pain-kloof, où l'on avait or-

ganisé un pique-nique. Pendant le trajet, qui dura plus de trois heures, je ne pouvais me lasser de contempler le paysage. Les montagnes détachaient leurs sommets dans le bleu du ciel ; à leur pied, au fond d'une gorge pittoresque, coulait un ruisseau accidenté ici et là par des cascades, et son murmure égayait tout le voisinage. Je me croyais en Suisse, gravissant quelque cime des Alpes.....

A peine arrivés au rendez-vous, nous nous installons au bord d'un ruisseau, à l'ombre d'un pont, mais, tandis que les jeux s'organisent, je m'éclipse et vais à la recherche d'un endroit propice pour me baigner. Je finis par trouver un magnifique étang, dans lequel je pris un délicieux bain qui me prépara un appétit dévorant. A midi, une clochette nous réunit et nous entamons notre déjeuner auquel rien ne manque : viande, dessert, café même, nous avons tout en abondance.

Lorsqu'on est heureux le temps passe vite : bientôt il fallut se remettre en route pour Wellington. Nous allâmes dîner au collège des garçons, où nous eûmes le plaisir d'assister, après le repas, à un concert donné par les instituteurs et les institutrices des deux collèges. Dardier, qui souffrait ce soir-là du mal du pays ou de je ne sais quelle autre maladie, s'était excusé, en sorte que j'étais resté seul avec une foule d'Anglais dont je ne comprenais pas un mot. Ce fut une véritable délivrance pour moi lorsqu'on leva la séance.

Le mercredi suivant nous partions pour Kimberley avec la famille Casalis, qui, se rendant au Lessouto, faisait chemin avec nous jusqu'à Beaufort. Nous étions arrivés un peu tard à la gare, ce qui nous valut de voyager en première classe avec des billets de seconde. Nous occupions deux compartiments séparés ; toutefois, le matin, nous nous réunîmes dans celui de M. et madame Casalis pour le culte et pour le déjeuner que madame Casalis n'avait pas oublié. A 4 heures le train s'arrêta à Beaufort, et il nous fallut dire adieu à la famille Casalis, qui s'est occupée de nous avec un soin et une prévoyance que nous n'oublierons pas. La pensée de quitter ceux que j'avais adoptés comme mes parents africains gonflait mon cœur, et j'éprouvais

la vérité de cette romance allemande : « Scheiden thut weh ! »

Nous eûmes un dernier entretien dans le wagon. M. Casalis nous recommanda à la grâce de Dieu, puis nous nous serrâmes dans les bras les uns des autres et ensuite nous restâmes seuls. Le 11 mars nous descendions épuisés à Kimberley, heureux d'en avoir fini avec la grande vitesse d'Afrique.

Là, nous apprîmes que nos amis du Lessouto n'étaient pas encore arrivés. Nous allâmes à Beaconsfield (une demi-heure de Kimberley), chez le pasteur hollandais M. Kriel, auquel nous avons été recommandés par M. Marais. Cet excellent chrétien nous reçut comme tous les autres Boers avec une amabilité extraordinaire, et nous invita à rester chez lui pendant tout notre séjour à Kimberley, ce qui nous épargna bien des schellings. M. et madame Jalla, accompagnés de M. et madame Weitzecker, arrivèrent le lendemain 12 mars; jugez si nous fûmes heureux d'être enfin réunis! Le même soir nous eûmes une réunion de prières pour demander au Seigneur de nous diriger en toutes choses.

Pendant que M. Jalla s'occupait de ses achats, Dardier et moi sommes allés visiter les mines de diamants. Le directeur d'une compagnie française, à qui l'on avait parlé de nous, nous conduisit avec une grâce toute française, dans ces mines; nous avons même eu le plaisir d'y trouver quelques diamants.

J'ai fait la connaissance d'un missionnaire de Berlin, M. Arntd, qui me demanda un jour de parler dans son Église. Je n'acceptai qu'après beaucoup d'hésitations, mais, une fois mon parti pris, je me sentis à l'aise, et je peux dire que j'ai beaucoup joui de cette visite, car c'était la première Église indigène que je voyais.

Aujourd'hui nous avons chargé nos wagons en partie; plus d'une fois j'ai failli perdre patience en voyant les noirs se croiser les bras et regarder les autres travailler. Ce n'est pas une petite affaire que de trouver sur trois wagons la place suffisante pour caser nos caisses. M. Francis s'est chargé de nous conduire à Shoshong à raison de 75 francs par personne, mais il entend nous traiter comme des colis, et pour un si long voyage ce n'est pas une agréable perspective.

Nous finirons de charger lundi matin, et dès l'après-midi nous nous mettrons en route.

Madame Jalla se donne beaucoup de peine ; elle s'initie très vite aux affaires.

Chers monsieur et madame Boegner, je vous ai déjà raconté bien des choses, et par ce que je viens de vous dire vous verrez que je ne suis pas malheureux. Au contraire, je sens déjà se réaliser cette promesse de Jésus : « Celui qui quittera tout pour l'amour de moi, en recevra cent fois autant. » Ce que je demande à Dieu, c'est qu'il me remplisse d'humilité et de joie pour le servir.

Votre affectionné,

A. Goy.

SÉNÉGAL

SITUATION ET BESOINS DE LA MISSION DU SÉNÉGAL

M. Jean Morin, notre médecin missionnaire de Saint-Louis, se trouve actuellement en Europe pour une courte permission. Nous devons à cette circonstance d'avoir pu entendre à notre assemblée annuelle le discours qu'on va lire, et qui trouvera de l'écho dans tous les cœurs.

Nous sommes heureux de pouvoir ajouter qu'antérieurement à l'arrivée de M. Morin, le Comité avait voté l'envoi de l'instituteur réclamé par nos missionnaires, et que, dans une séance postérieure, il a affirmé une fois de plus sa décision de répondre, dans la mesure du possible, aux exigences de la situation actuelle de notre œuvre sénégalaise.

« Je désire tout particulièrement m'adresser à ceux qui n'acceptent pas tout à fait la mission, qui, tout en admirant les